

Nature et Culture

Définitions de la culture :

- **Tout ce que l'être humain a produit** dans une société donnée (techniques, art, institutions, coutumes,...) par opposition à ce qui est naturel.
- L'ensemble des processus par lesquels l'être humain transforme la nature.
 - Par extension : l'ensemble des techniques, des institutions et des traditions d'un groupe humain.
- L'ensemble des œuvres de l'esprit, patrimoine d'une société, productions intellectuelles
 - Le savoir ou la connaissance que l'on a de ces œuvres : "avoir de la culture"
 - Ensemble des connaissances intellectuelles acquises par l'éducation ("qq'1 de cultivé")
 - "se cultiver" : former son esprit, processus de formation
- **Les cultures** : les différentes formes variables dans le temps et dans l'espace géographique que prend le développement de la culture dans les différents groupes humains. La culture est un phénomène **universel** qui prend des formes **particulières différentes de fait (mais égales en droit)** selon les groupes humains.

La culture	La nature
Le monde artificiel - Tout ce qui est produit par l'être humain (ensemble des réalités matérielles et spirituelles produites par l'être humain) - l'ensemble de ses inventions, créations, des productions humaines : - objets/ Monde technique - Monde social - Monde idéologique - Monde symbolique	Le milieu physique - ensemble du monde végétal, minéral et animal considéré comme un tout organisé. - l'être humain est un être naturel : il fait partie du monde naturel ("nature humaine" : caractéristiques propres à l'espèce humaine, essence universelle de l'être humain indépendamment des différences culturelles) - ensemble de ce qui existe dans l'univers sans / indépendamment de l'intervention de l'être humain.
ce qui est contingent, relatif à une culture donné	ce qui appartient en propre à un être (voir essence)
processus d'acquisition, de production	ce qui croît, ce qui pousse par soi-même grec : <i>phuein</i> (d'où <i>phusis</i>): pousser ce qui prend forme par soi-même
tout ce qui est acquis (de acquérir) - ce qui est obtenu après la naissance au moyen d'un processus d'acquisition (apprentissage, éducation, instruction, expérience, mimétisme/imitation, travail)	tout ce qui est inné : (du latin in-natus, "né dans") - ce qui appartient à la nature d'un être, - ce dont il dispose dès (du seul fait de) sa naissance.

Héritage	Hérédité
- tout ce que nous transmettons volontairement et consciemment par succession - transmission par la tradition, la mémoire	- -tout se qui se transmet biologiquement (par les gènes) d'un être vivants à ses descendants

Intelligence et liberté	Instinct (lat : instinctus : impulsion)
- acte délibéré, réfléchi, conscient et volontaire choisi parmi des possibles - décision contingente	- impulsion qu'un être vivant doit à sa nature - comportement par lequel cette impulsion se manifeste - tendance innée et puissante, commune à tous les êtres vivants (universelles) sous deux formes essentielles : instinct de conservation de l'individu, instinct de reproduction (conservation de l'espèce). - tendance innée à des actes déterminés (selon les espèces), exécutés parfaitement sans expérience préalable et subordonnés à des conditions du milieu (instinct migratoire, instinct grégaire) - automatisme spontané , réflexe, exécuté mécaniquement , - réactions nécessaires à certains stimuli

En puissance	En acte
- capacité qui existe à l'état de potentialité - capacité qui existe virtuellement - l'indéterminé, le possible - ce qui n'est pas encore réalisé - dispositions	- capacité acquise, - la réalisation - la possession réelle d'une capacité - ce qui est fait ou en train de se faire - capacités effectives
Ex : capacité en puissance de parler n'importe quelle langue	Ex : parler en acte le japonais ou le français

Passage de la puissance à l'acte au moyen du travail, de l'apprentissage, de la volonté, de l'éducation,...

Discussion

La capacité de faire quelque chose peut être en acte chez un individu qui la possède, bien qu'elle ne soit qu'en puissance du point de vue de son exercice. Par exemple, tout être humain est en puissance un être parlant ; celui qui a appris à parler possède cette capacité en acte ; cependant, celui-ci n'est un locuteur en acte que s'il prend effectivement la parole.

Aristote distinguait de ce point de vue l'acte premier : le fait d'avoir acquis une capacité (par exemple, avoir appris la musique) et l'acte second : la mise en œuvre de cette capacité (par exemple, le fait, pour un musicien, de faire effectivement de la musique à un moment donné).

L'être en acte est souvent considéré comme une plus grande perfection que l'être en puissance. Ainsi, dit Aristote, "**chaque chose est dite être ce qu'elle est plutôt quand elle est en acte que lorsqu'elle est en puissance**" (*Physique II*). De même, Descartes, dans la troisième Méditation, affirme qu'en, Dieu, l'être parfait, "rien ne se rencontre seulement en puissance, mais tout y est actuellement et en effet".

Mais l'actualisation d'un potentiel n'est pas nécessairement un accomplissement au sens positif du terme. Ainsi, tout vivant est en puissance de sa propre destruction : "La vie, c'est la mort", disait Claude Bernard. La réalisation de cette puissance est-elle une plus grande perfection ?

Références Aristote, Physique II

Essence	Accident
Ensemble des caractéristiques nécessaires à un être pour être ce qu'il est	Ensemble des caractéristiques d'un être qui peuvent varier, être présentes ou absentes sans que cela n'affecte l'être même de cet être
qualités fondamentales d'une réalité	ce qui n'appartient pas à sa nature profonde
Ce qui appartient à la définition d'une chose	Ce qui appartient à une chose d'une manière contingente
Ce sans quoi une chose ne serait pas ce qu'elle est	Ce qu'elle peut ne pas avoir tout en restant elle-même

- **Texte 1 :** Jean Itard, *Mémoire sur les premiers développements de Victor de l'Aveyron*, 1802

“Procédant d'abord par l'exposition des fonctions sensoriales du jeune sauvage, le citoyen Pinel nous présenta ses sens réduits à un tel état d'inertie que cet infortuné se trouvait, sous ce rapport, bien inférieur à quelques-uns de nos animaux domestiques ; ses yeux sans fixité, sans expression, errant vaguement d'un objet à l'autre sans jamais s'arrêter à aucun, si peu instruits d'ailleurs, et si peu exercés par le toucher, qu'ils ne distinguaient point un objet en relief d'avec un corps en peinture : l'organe de l'ouïe insensible aux bruits les plus forts comme à la musique la plus touchante : celui de la voix réduite à un état complet de mutité et ne laissant échapper qu'un son guttural et uniforme : l'odorat si peu cultivé qu'il recevait avec la même indifférence l'odeur des parfums et l'exhalaison fétide des ordures dont sa couche était pleine ; enfin l'organe du toucher restreint aux fonctions mécaniques de la préhension des corps. Passant ensuite à l'état des fonctions intellectuelles de cet enfant, l'auteur du rapport nous le présenta incapable d'attention, si ce n'est pour les objets de ses besoins, et conséquemment de toutes les opérations de l'esprit qu'entraîne cette première, dépourvu de mémoire, de jugement, d'aptitude à l'imitation, et tellement borné dans les idées même relatives à ses besoins, qu'il n'était point encore parvenu à ouvrir une porte ni à monter sur une chaise pour atteindre les aliments qu'on élevait hors de la portée de sa main ; enfin dépourvu de tout moyen de communication, n'attachant ni expression ni intention aux gestes et aux mouvements de son corps, passant avec rapidité et sans aucun motif présumable d'une tristesse apathique aux éclats de rire les plus immodérés ; insensible à toute espèce d'affections morales ; son discernement n'était qu'un calcul de gloutonnerie, son plaisir une sensation agréable des organes du goût, son intelligence la susceptibilité de produire quelques idées incohérentes, relatives à ses besoins ; toute son existence, en un mot, une vie purement animale.”

- **Texte 2 :** Hannah, Arendt, *La crise de la Culture*, trad. P. Lévy, Gallimard, folio, p. 271.

“La culture, mot et concept, est d'origine romaine. Le mot "culture" dérive de “colere” - cultiver, demeurer, prendre soin, entretenu, préserver - et renvoie primitivement au commerce de l'homme avec la nature, au sens de culture et d'entretien de la nature en vue de la rendre propre à l'habitation humaine. En tant que tel il indique une attitude de prendre souci, et se tient en contraste avec tous les efforts pour soumettre la nature à la domination de l'homme. C'est pourquoi il ne s'applique pas seulement à l'agriculture mais peut aussi désigner le "culte" des dieux, le soin donné à ce qui leur appartient en propre. Il semble que le premier à utiliser le mot pour les choses de l'esprit et de l'intelligence soit Cicéron. Il parle de “excolerer animum”, de cultiver l'esprit et de “cultura animi” au sens où nous parlons aujourd'hui encore d'un esprit cultivé avec cette différence que nous avons oublié le contenu complètement métaphorique de cet usage”.

- **Texte 3 :** Rousseau, *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes et si elle est autorisée par la loi naturelle*. 1755. Première partie.

« Mais quand les difficultés qui environnent toutes ces questions laisseraient quelque lieu de disputer sur cette différence de l'homme et de l'animal, il y a une autre qualité très spécifique qui les distingue, et sur laquelle il ne peut y avoir de contestation, c'est la faculté de se perfectionner ; faculté qui à l'aide des circonstances développe toutes les autres et réside parmi nous tant dans l'espèce que dans l'individu, au

lieu qu'un animal est au bout de quelques mois, ce qu'il sera toute sa vie et son espèce au bout de mille ans, ce qu'elle était la première année de ces mille ans. Pourquoi l'homme seul est-il sujet à devenir imbécile ?

N'est-ce point qu'il retourne ainsi dans son état primitif, et que, tandis que la bête, qui n'a rien acquis n'a rien non plus à perdre, reste toujours avec son instinct, l'homme, rependant par la vieillesse ou d'autres accidents tout ce que sa perfectibilité lui avait fait acquérir, retombe ainsi plus bas que la bête même ? Il serait triste pour nous d'être forcés de convenir que cette faculté distinctive et presque illimitée, est la source de tous les malheurs de l'homme ; que c'est elle qui le tire, à force de temps, de cette condition originaire, dans laquelle il coulerait des jours tranquilles et innocents ; que c'est elle qui, faisant éclore avec les siècles ses lumières et ses erreurs, ses vices et ses vertus, le rend à la longue le tyran de lui-même et de la nature »

- **Texte 4 :** Kant. *Idée d'une histoire universelle au point de vue cosmopolitique*. 1784. Troisième proposition.

« La nature a voulu que l'homme tire entièrement de lui-même tout ce qui dépasse l'agencement mécanique de son existence animale et qu'il ne participe à aucun autre bonheur ou à aucune autre perfection que ceux qu'il s'est créés lui-même, libre de l'instinct, par sa propre raison.

La nature, en effet, ne fait rien en vain et n'est pas prodigue dans l'usage des moyens qui lui permettent de parvenir à ses fins. Donner à l'homme la raison et la liberté du vouloir qui se fonde sur cette raison, c'est déjà une indication claire de son dessein en ce qui concerne la dotation de l'homme. L'homme ne doit donc pas être dirigé par l'instinct ; ce n'est pas une connaissance innée qui doit assurer son instruction, il doit bien plutôt tirer tout de lui-même. La découverte d'aliments, l'invention des moyens de se couvrir et de pourvoir à sa sécurité et à sa défense (pour cela la nature ne lui a donné ni les cornes du taureau, ni les griffes du lion, ni les crocs du chien, mais seulement les mains), tous les divertissements qui peuvent rendre la vie agréable, même son intelligence et sa prudence et aussi bien la bonté de son vouloir, doivent être entièrement son œuvre. La nature semble même avoir trouvé du plaisir à être la plus économe possible, elle a mesuré la dotation animale des hommes si court et si juste pour les besoins si grands d'une existence commençante, que c'est comme si elle voulait que l'homme dût parvenir par son travail à s'élever de la plus grande rudesse d'autrefois à la plus grande habileté, à la perfection intérieure de son mode de penser et par là (autant qu'il est possible sur terre) au bonheur, et qu'il dût ainsi en avoir tout seul le mérite et n'en être redevable qu'à lui-même ; c'est aussi comme si elle tenait plus à ce qu'il parvînt à l'estime raisonnable de soi qu'au bien-être. Car dans le cours des affaires humaines, il y a une foule de peines qui attendent l'homme. Or il semble que la nature ne s'est pas du tout préoccupée de son bien-être mais a tenu à ce qu'il travaille assez à se former pour se rendre digne, par sa conduite, de la vie et du bien-être [...] »

- **Texte 5 :** Kant, *Traité de pédagogie*, Introduction

“ La discipline nous fait passer de l'état animal à celui d'homme. Un animal est par son instinct même tout ce qu'il peut être ; une raison étrangère a pris d'avance pour lui tous les soins indispensables. Mais l'homme a besoin de sa propre raison. Il n'a pas d'instinct, et il faut qu'il se fasse à lui-même son plan de conduite. Mais, comme il n'en est pas immédiatement capable, et qu'il arrive dans le monde à l'état sauvage, il a besoin du secours des autres. L'espèce humaine est obligée de tirer peu à peu d'elle-même par ses propres efforts toutes les qualités naturelles qui appartiennent à l'humanité. Une génération fait l'éducation de l'autre. On ne peut chercher le premier commencement dans un état brut ou dans un état parfait de civilisation ; mais, dans ce second cas, il faut encore admettre que l'homme est retombé ensuite à l'état sauvage et dans la barbarie.

La discipline empêche l'homme de se laisser détourner de sa destination, de l'humanité, par ses penchants brutaux. Il faut, par exemple, qu'elle le modère, afin qu'il ne se jette pas dans le danger comme un être indompté ou un étourdi. Mais la discipline est purement négative, car elle se borne à dépouiller l'homme de sa sauvagerie ; l'instruction au contraire est la partie positive de l'éducation. La sauvagerie est l'indépendance à l'égard de toutes les lois. La discipline soumet l'homme aux lois de l'humanité, et commence à lui faire sentir la contrainte des lois. Mais cela doit avoir lieu de bonne heure. [...]

Il n'y a personne qui, ayant été négligé dans sa jeunesse, ne soit capable d'apercevoir dans l'âge mûr en quoi il a été négligé, soit dans la discipline, soit dans la culture (car on peut nommer ainsi l'instruction). Celui qui n'est point cultivé est brut ; celui qui n'est pas discipliné est sauvage. Le manque de discipline est un mal pire que le défaut de culture, car celui-ci peut encore se réparer plus tard, tandis qu'on ne peut plus chasser la sauvagerie et corriger un défaut de discipline. Peut-être l'éducation

deviendra-t-elle toujours meilleure, et chacune des générations qui se succéderont fera-t-elle un pas de plus vers le perfectionnement de l'humanité ; car c'est dans le problème de l'éducation que gît le grand secret de la perfection de la nature humaine. On peut marcher désormais dans cette voie. Car on commence aujourd'hui à juger exactement et à apercevoir clairement ce qui constitue proprement une bonne éducation. Il est doux de penser que la nature humaine sera toujours mieux développée par l'éducation et que l'on peut arriver à lui donner la forme qui lui convient par excellence. Cela nous découvre la perspective du bonheur futur de l'espèce humaine."

- **Texte 6** : Lévi-Strauss, *Les structures élémentaires de la parenté*, 1949

"Aucune analyse réelle ne permet donc de saisir le point du passage entre les faits de nature et les faits de culture, et le mécanisme de leur articulation. Mais la discussion précédente ne nous a pas seulement apporté ce résultat négatif ; elle nous a fourni, avec la présence ou l'absence de la règle dans les comportements soustraits aux déterminations instinctives, le critère le plus valable des attitudes sociales. Partout où la règle se manifeste, nous savons avec certitude être à l'étage de la culture. Symétriquement, il est aisé de reconnaître dans l'universel le critère de la nature. Car ce qui est constant chez tous les hommes échappe nécessairement au domaine des coutumes, des techniques et des institutions par lesquelles leurs groupes se différencient et s'opposent. À défaut d'analyse réelle, le double critère de la norme et de l'universalité apporte le principe d'une analyse idéale, qui peut permettre - au moins dans certains cas et dans certaines limites - d'isoler les éléments naturels des éléments culturels qui interviennent dans les synthèses de l'ordre plus complexe. Posons donc que tout ce qui est universel, chez l'homme, relève de l'ordre de la nature et se caractérise par la spontanéité, que tout ce qui est astreint à une norme appartient à la culture et présente les attributs du relatif et du particulier. Nous nous trouvons alors confrontés avec un fait, ou plutôt un ensemble de faits, qui n'est pas loin, à la lumière des définitions précédentes, d'apparaître comme un scandale : nous voulons dire cet ensemble complexe de croyances, de coutumes, de stipulations et d'institutions que l'on désigne sommairement sous le nom de prohibition de l'inceste. Car la prohibition de l'inceste présente, sans la moindre équivoque, et indissolublement réunis, les deux caractères où nous avons reconnu les attributs contradictoires de deux ordres exclusifs : elle constitue une règle, mais une règle qui, seule entre toutes les règles sociales, possède en même temps un caractère d'universalité." [1]

[1] « Si l'on demandait à dix ethnologues contemporains d'indiquer une institution humaine universelle, il est probable que neuf choisiraient la prohibition de l'inceste ; plusieurs l'ont déjà formellement désignée comme la seule institution universelle. » Cf. A. L. KROEBER, *Totem and Taboo in Retrospect. American Journal of Sociology*, vol. 45, n° 3, 1939, p. 44

- **Texte 7** : Georges CHARBONNIER, *Entretien avec LEVI-STRAUSS* éd. UGE, coll. 10/18, pp. 180-182

"Georges CHARBONNIER — *Quelle distinction y a-t-il lieu d'établir entre nature et culture ?*

Claude LEVI-STRAUSS — C'est la distinction fondamentale pour l'ethnologie * et souvent un peu embarrassante chez nous, parce que le terme de culture, qui est d'importation anglaise, n'a pas exactement le même sens traditionnel, en français, que celui que les fondateurs des sciences anthropologiques lui ont donné. La nature, c'est tout ce qui est en nous par hérédité biologique ; la culture, c'est au contraire, tout ce que nous tenons de la tradition externe et, pour reprendre la définition classique de Tylor — je cite de mémoire et inexactly sans doute — enfin, la culture ou civilisation, c'est l'ensemble des coutumes, des croyances, des institutions telles que l'art, le droit, la religion, les techniques de la vie matérielle, en un mot, toutes les habitudes ou aptitudes apprises par l'homme en tant que membre d'une société. Il y a donc là deux grands ordres de faits, l'un grâce auquel nous tenons à l'animalité par tout ce que nous sommes, du fait même de notre naissance et des caractéristiques que nous ont léguées nos parents et nos ancêtres, lesquelles relèvent de la biologie, de la psychologie quelquefois ; et d'autre part, tout cet univers artificiel qui est celui dans lequel nous vivons en tant que membres d'une société. L'ethnologie ou, au sens large, l'anthropologie, essaie de faire, dans l'ordre de la culture, la même œuvre de description, d'observation, de classification et d'interprétation, que le zoologiste ou le botaniste le fait dans l'ordre de la nature. C'est dans ce sens, d'ailleurs qu'on peut dire que l'ethnologie est une science naturelle ou qu'elle aspire à se constituer à l'exemple des sciences naturelles.

G. C. — *La culture, d'une certaine manière, doit provenir de la nature ?*

C. L.-S. — Disons qu'elle implique une quantité de facteurs d'ordre naturel. Il est bien certain que dans toute société, quelle qu'elle soit, les hommes ont fondamentalement les mêmes besoins : se nourrir, se protéger contre le froid, se reproduire, d'autres encore.

G. C. — *Mais pour s'élaborer ?*

C. L.-S. — Dans la mesure où, précisément il s'agit de besoins fondamentaux et de besoins dont l'origine est naturelle, ils sont identiques au sein de l'espèce *homo sapiens*. Ce qui intéresse l'ethnologue et ce qui relève de la culture, ce sont les modulations, si je puis dire, différentes selon les sociétés et les époques, qui se sont imposées à une matière première, par définition, identique toujours et partout.

- G. C. - quel est le signe que l'on admet comme représentatif de la culture ? Le signe le plus humble ? - C. L.-S. - Pendant très longtemps, on a pensé, et beaucoup d'ethnologues pensent peut-être encore que c'est la présence d'objets manufacturés. On a défini l'homme comme homo faber fabricant d'outils, en voyant dans ce caractère la marque même de la culture. J'avoue que je ne suis pas d'accord et que l'un de mes buts essentiels a toujours été de placer la ligne de démarcation entre culture et nature, non dans l'outillage, mais dans le langage articulé. C'est là vraiment que le saut se fait ; supposez que nous rencontrions, sur une planète inconnue, des êtres vivants qui fabriquent des outils, nous ne serions pas sûrs pour autant qu'ils relèvent de l'ordre de l'humanité. En vérité, nous en rencontrons sur notre globe, puisque certains animaux sont capables, jusqu'à un certain point, de fabriquer des outils ou des ébauches d'outils. Pourtant, nous ne croyons pas qu'ils aient accompli le passage de la nature à la culture. Mais imaginez que nous tombions sur des êtres vivants qui possèdent un langage, aussi différent du nôtre qu'on voudra, mais qui serait traduisible dans notre langage, donc des êtres avec lesquels nous pourrions communiquer...

- G. C. - Un langage par signes ou par mots... N'importe quel langage...

- C. L.-S. - N'importe quel langage que vous puissiez concevoir, car le propre d'un langage, c'est d'être traduisible, sinon ce ne serait pas un langage parce que ce ne serait pas un système de signes, nécessairement équivalent) un autre système de signes au moyen d'une transformation. Les fourmis peuvent construire des palais souterrains extraordinairement compliqués, se livrer à des cultures aussi savantes que celles des champignons, qui, dans un certain stade seulement de leur développement que la nature ne réalise pas spontanément, sont propres à leur servir de nourriture, elles n'en appartiennent pas moins à l'animalité. Mais si nous étions capables d'échanger des messages avec les fourmis et de discuter avec elles, la situation serait tout autre, nous serions dans l'ordre de la culture et non plus dans celui de la nature.

- G.C. - Tout problème est donc de langage ?

- C. L.-S. - Je pense que tout problème est de langage, nous le disions pour l'art. Le langage m'apparaît comme le fait culturel par excellence, et cela à plusieurs titres ; d'abord parce que le langage est une partie de la culture, l'une de ces aptitudes ou habitudes que nous recevons de la tradition externe ; en second lieu, parce que le langage est l'instrument essentiel, le moyen privilégié par lequel nous nous assimilons la culture de notre groupe... un enfant apprend sa culture parce qu'on lui parle : on le réprimande, on l'exhorte, et tout cela se fait avec des mots ; enfin et surtout, parce que le langage est la plus parfaite de toutes les manifestations d'ordre culturel qui forment, à un titre ou à l'autre, des systèmes, et si nous voulons comprendre ce que c'est que l'art, la religion, le droit, peut-être même la cuisine ou les règles de la politesse, il faut les concevoir comme des codes formés par l'articulation de signes, sur le modèle de la communication linguistique."

- **Texte 8 :** François Jacob, *Le jeu des possibles*, 1981

"Tout enfant normal possède à la naissance la capacité de grandir dans n'importe quelle communauté, de parler n'importe quelle langue, d'adopter n'importe quelle religion, n'importe quelle convention sociale. **Ce qui paraît le plus vraisemblable, c'est que le programme génétique met en place ce qu'on pourrait appeler des structures d'accueil qui permettent à l'enfant de réagir aux stimulus venus de son milieu, de chercher et de repérer des régularités, de les mémoriser puis de réassortir les éléments en combinaisons nouvelles.** Avec l'apprentissage, s'affinent et s'élaborent peu à peu les structures nerveuses. C'est par une interaction constante du biologique et du culturel pendant le développement de l'enfant que peuvent mûrir et s'organiser les structures nerveuses qui sous-tendent les

performances mentales. Dans ces conditions, attribuer une fraction de l'organisation finale à l'hérédité et le reste au milieu n'a pas de sens, pas plus que de demander si le goût de Roméo pour Juliette est d'origine génétique ou culturelle. **Comme tout organisme vivant, l'être humain est génétiquement programmé, mais il est programmé pour apprendre. Tout un éventail de possibilités est offert par la nature au moment de la naissance. Ce qui est actualisé se constitue peu à peu pendant la vie par l'interaction avec le milieu ».**

- Documents annexes :

Articles du Monde :

- « Il est inadmissible d'instrumentaliser la biologie » LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 10.03.2014

- Trois « enfants sauvages » découverts dans un logement à La Courneuve LE MONDE | 21.03.2014